



LES LEÇONS D'INTRODUCTION À LA PSYCHANALYSE

Renseignements : Remi Lestien, r.lestien@orange.fr, 06 08 93 13 79

2023-2024 :
Pourquoi tant de haine

LA SECTION CLINIQUE DE NANTES

www.sectioncliniquenantes.fr - uforca.nantes@gmail.com

Tél. 06 72 15 52 65
1 rue Marcel Schwob 44100 Nantes

UFORCA - Pour l'université Populaire Jacques-Lacan
Sous les auspices du Département de Psychanalyse,
Université Paris VIII

Ces derniers temps, la haine se manifeste avec une particulière virulence, souvent ostentatoire : les réseaux sociaux notamment en sont le terrain privilégié. Pourtant ce n'est pas moins un sentiment universel et inépuisable, largement partagé par ceux qui composent ce qu'on appelle l'humanité : pas de haine chez l'animal. À partir de la découverte de l'inconscient, Freud le précisait, la constitution de tout groupe humain a pour origine la haine de l'Autre. Ce point commun de la haine devient la condition de rassemblement de tous ceux qui, de fait, revendiquent la même jouissance. Notre époque qui est celle des communautés de jouissance ne peut plus parler à cette logique en s'abritant sous des idéaux fédérateurs, car les figures de maître sont dorénavant malmenées par la science qui altère leur autorité d'antan.

Si la haine se donne des raisons elle est pourtant sans raison. La haine n'est pas agressivité, rage ou colère, la haine est une passion, une passion de l'être, que l'on retrouve tout autant dans l'expérience analytique que dans les faits de civilisation. Une passion de l'être qui vise l'être de l'Autre tout en se retournant sur le sujet lui-même. Pour rendre compte de cette proximité insaisissable et périlleuse, Lacan, en 1948, dans « L'agressivité en psychanalyse » prend aux sérieux le concept de pulsion de mort de Freud. Mais il ira plus loin avec le terme d'extimité. Le plus intime du sujet est en même temps le plus étranger, que l'on souhaiterait extirper de soi. La haine n'est pas étrangère à cette jouissance Autre. Lacan pronostiquait dans « Télévision » la montée de la ségrégation et du racisme.

Pourquoi tant de haine — il ne s'agit pas de s'interroger, mais de donner réponse de ce qu'enseigne l'expérience analytique.

LA SECTION CLINIQUE DE NANTES

Les Leçons d'Introduction à la Psychanalyse

2023-2024 :
Pourquoi tant de haine

Commentaires d'extraits du texte de Jacques Lacan « L'agressivité en psychanalyse » (1948), *Écrits*, Seuil, 1966.

Leçon 2, le 14 décembre 2023 : Commentaire de la thèse II, « L'agressivité dans l'expérience, nous est donnée comme intention d'agression et comme image de dislocation corporelle, et c'est sous de tels modes qu'elle se démontre efficiente. », pages 103 à 105.

L'intention agressive, par Françoise Pilet

Le texte que nous étudions cette année, « L'agressivité en psychanalyse », bien qu'il soit de 1948, est très actuel : l'agressivité dans les classes, les attaques contre les professeurs, les attentats, les émeutes, les guerres, les réseaux sociaux qui véhiculent des messages de haine, les discours violents... en fait ce texte est éternellement d'actualité.

Simone Weil en 1939 dans ses réflexions sur la barbarie écrivait la barbarie est « un caractère permanent et universel de la nature humaine, qui se développe selon que les circonstances lui donnent plus ou moins de jeu »¹. La barbarie est constitutive de l'humanité.

La haine et la pulsion de mort.

Le thème de la mort parcourt tout l'enseignement de Lacan. Il est déjà présent dans les complexes familiaux en 1938, nous l'avons rencontrée l'année dernière quand nous avons travaillé Schreber et on le retrouve à la fin de son enseignement associé au terme de jouissance.

Ce texte est un texte sur la mort qui parcourt l'ensemble des pages. Lacan finit en évoquant Freud et « l'instinct de mort », instinct de mort qui deviendra par la suite pulsion de mort et jouissance.

La haine est un sentiment violent, nous dit le Robert, qui pousse à vouloir du mal à quelqu'un et à se réjouir du mal qui lui arrive. On trouve dans la haine une satisfaction, une jouissance dans le mal fait à l'autre.

¹ Weil S., « Réflexions sur la barbarie » 1939, *Œuvres complètes. Écrits politiques*, Paris, Gallimard, 1960, p. 223.

Nous constatons que la haine est en train de se déchaîner. J'emploie le terme de déchaînement à propos. La haine a toujours existé depuis que l'homme est homme et les diverses sociétés n'ont eu de cesse de l'enchaîner, de l'encadrer, de la tempérer mais il arrive qu'elle se déchaîne.

Il est illusoire de penser que l'on peut faire disparaître la haine à tout jamais, que la haine concerne l'autre. Elle concerne chacun. Si la haine, c'est la haine de la façon particulière dont l'Autre jouit, pour le dire plus simplement dont l'autre vit, pour peu que l'autre vive différemment de nous, foncièrement, c'est la haine de notre propre jouissance, c'est-à-dire la haine de ce qui en nous, nous dérange.

En 1920, Freud met à jour l'existence d'une pulsion de mort chez l'homme. Cette découverte le confronte à une difficulté car cette pulsion de mort va à l'encontre de ce que prône la biologie à savoir l'instinct de conservation. Freud expose ses difficultés dans son texte « Au-delà du principe de plaisir ».² Il essaye de trouver un point d'appui à la pulsion de mort dans la biologie. Il parle du germen, du soma etc... mais il n'y arrive pas. La pulsion de mort n'a rien à voir avec l'instinct, rien à voir avec la biologie, elle est inhérente à l'homme en tant qu'être parlant, à savoir un corps de chair traversé par le langage. Elle est spécifique de l'homme, irréductible. Cette pulsion de mort prendra le nom de Jouissance dans la suite de l'enseignement de Lacan.

En 1933, dans son texte *Pourquoi la guerre?*, Freud répond à une lettre qu'Einstein lui a adressée. Il écrit: « *Il est vain de vouloir supprimer les penchants agressifs des hommes. On dit que certaines contrées ne connaissent pas l'agression fournissant à l'homme tout ce dont il a besoin. J'en doute.* », dit Freud. Et il continue : « *Les Bolcheviks eux aussi espèrent pouvoir faire disparaître l'agression humaine en garantissant la satisfaction des biens matériels et en établissant par ailleurs l'égalité entre les membres de la communauté. Je tiens cela pour une illusion. Pour le moment, ils ont pris toutes les précautions pour s'armer et la haine contre tous ceux qui sont à l'extérieur n'est pas leur moindre expédient pour maintenir la cohésion de leurs partisans.* »³ On n'arrive jamais à éliminer totalement le penchant humain à l'agression mais on peut tenter de le détourner, de l'appivoiser, de le dompter... Et les discours sont un support pour attiser la haine ou au contraire pour l'appivoiser.

L'introduction de la pulsion de mort a été un tournant dans l'œuvre de Freud. Un grand nombre de ses élèves se sont détournés de lui et de ses avancés théoriques du fait de l'introduction dans sa théorie de cette notion nouvelle difficile à admettre.

Dans les années 1920, cette pulsion de mort était au pouvoir dans différents pays européens. Il régnait une atmosphère de guerre. C'est en 1920, le 24 février que Hitler crée le parti national-socialiste des travailleurs allemands, (le NSDAP), parti d'extrême droite qui prendra le nom de parti nazi. Hitler avec le parti nazi prend une place de plus en plus importante jusqu'à ce qu'il devienne chancelier en 1933. Il régnait une atmosphère politique et culturelle exécrable.

Mussolini prend le pouvoir en 1922, et le gardera jusqu'au 25 juillet 1943. C'est le fascisme italien d'entre les 2 guerres.

² Freud S., « Au-delà du principe de plaisir » (1920), *Essais de psychanalyse*, Éditions Payot, Paris, 1981.

³ Freud S., « Pourquoi la guerre ? » (1933), *Résultats, idées, problèmes II*, P.U.F., Paris, 1985 ; p. 212.* *Warum Krieg ?* La société des nations a souhaité favoriser les échanges entre intellectuels de renom pour servir la paix. C'est dans ce contexte qu'il y eut une correspondance entre Einstein et Freud en 1932, qui fut publiée en 1933 à Paris par l'institut international de coopération intellectuelle, en allemand, Français et anglais.

En Espagne, après la guerre civile de 1936 à 1939, Franco prend le pouvoir, il le gardera jusqu'en 1977.

Autre régime totalitaire, le régime communiste de Lénine en Russie, devenu l'URSS en 1922.

Dans « Pourquoi la guerre ? », Freud écrit que les hommes sont poussés à la guerre par toute une série de motifs, certains nobles et triviaux, que l'on proclame bien haut et d'autres qu'on passe sous silence, comme le plaisir pris à l'agression et à la destruction.⁴

La haine, c'est la haine de l'altérité, d'une altérité particulière car elle habite chacun de nous. Elle n'est pas subjectivable – elle s'éprouve. Elle est à la fois Autre et intime, c'est pourquoi Lacan a forgé le néologisme *extimité*.

La guerre, comme le précise Marie-Hélène Brousse⁵, est le déchainement du pouvoir conjoint du signifiant, des discours et de ces « petites lettres » qui font le savoir scientifique. Elle est l'autre face des lumières de la civilisation.

« *Intention agressive* » est le titre que nous avons donné à la leçon d'aujourd'hui, qui correspond à la thèse II avancée par Lacan : *L'agressivité dans l'expérience, nous est donnée comme intention d'agression et comme image de dislocation corporelle, et c'est sous de tels modes qu'elle se démontre efficiente*. Lacan, nous l'avons dit, emploie le terme *agressivité*, mais il n'est pas satisfait de ce terme, qui vient à la place de *pulsion de mort*.

Lacan est resté silencieux pendant toutes les années de la deuxième Guerre Mondiale, guerre qu'il a considérée comme « *l'humiliation de notre temps* ». ⁶ Il avait 38 ans au début de la guerre. Après la guerre, trois textes se suivent et dans chacun de ces textes, Lacan avance une interrogation sur la mort, sur l'expérience de la mort. Ce sont « Propos sur la causalité psychique » (1946), « L'agressivité en psychanalyse » (1948) et « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du *Je* » (1949).

Il nous faut d'abord préciser que l'agressivité n'est pas l'agression. Dans l'agression, on porte atteinte à l'intégrité corporelle de l'Autre. Dans le cabinet de l'analyste, l'agression est très rare. Il peut parfois y avoir des éléments de violence, et nous devons alors faire preuve de fermeté. On peut même, dit Jacques-Alain Miller, « sauver une analyse si on sait prendre une personne par le bras, la conduire à la porte sans violence, sans coups, mais avec l'autorité d'un "c'est comme ça" sans agressivité. Il s'agit d'une limite nécessaire qu'il faut essayer d'incarner de façon dépersonnalisée. » ⁷

Lacan nous explique pourquoi ces réactions de violence sont rares en analyse. C'est justement le fait du dispositif analytique, c'est le fait que le patient vienne voir le médecin, à un moment déterminé de sa vie, accepte les conditions du dispositif, à savoir parler, se plier à l'association libre, accepte d'être touché par les interprétations et accepte les transformations subjectives qui en découlent. « *les violences proprement dites étant aussi rares que l'impliquent la conjoncture de recours qui a mené au médecin le malade, et sa transformation, acceptée par ce dernier, en une convention de dialogue.* » ⁸ Lacan propose de penser l'agressivité à partir du stade du miroir, c'est le ressort qui rend véritablement compte de l'agressivité.

⁴ *Op.cit.* p. 203.

⁵ Brousse M.-H., (sous la direction de), *La psychanalyse à l'épreuve de la guerre*, Éditions Berg International, Paris, 2015, p. 145.

⁶ Lacan J., « Propos sur la causalité psychique » (1946), *Écrits*, Seuil, p. 151.

⁷ Miller J.-A., *Le transfert négatif*, Navarin, diffusion Seuil, Paris, octobre 2005, p. 84.

⁸ Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse » (1948), *Écrits*, Seuil, 1966, p.103.

L'agressivité en analyse se présente donc sous deux modes, nous dit Lacan dans sa thèse ; l'intention agressive, et l'image de dislocation corporelle. Il examine ces deux modes.

L'intention agressive

Intention vient du latin *intentio* qui veut dire tension, de *intendere*, tendre vers. Nous avons comme synonymes décision, désir, volonté – et j'ajouterai « un vouloir dire ». L'expérience analytique nous permet d'éprouver la pression intentionnelle. C'est ainsi que débute la thèse II. De quelle façon se manifeste-t-elle ?

Nous la lisons dans le sens symbolique des symptômes, dans les ratés de l'action de l'analysant, dans l'aveu de ses fantasmes privilégiés, dans les rebus de la vie onirique, c'est-à-dire les rêves. Ce sont toutes les formations de l'inconscient que l'analysant doit lire, apprendre à lire, ou plutôt déchiffrer avec l'analyste. C'est par l'inconscient que l'agressivité se manifeste.

À cette époque, Lacan reprend les concepts freudiens qu'il examine en s'appuyant sur le registre symbolique. Par exemple, les symptômes ont un sens caché, inconscient, qu'il s'agit de déchiffrer. Une fois déchiffré, le symptôme disparaît. C'est ce que Lacan peut dire en 1953 dans « Fonction et champ de la parole et du langage » : « Le symptôme se résout tout entier dans une analyse de langage, parce qu'il est lui-même structuré comme un langage, qu'il est langage dont la parole doit être délivrée. »⁹ Par la suite, Lacan affinera ce qu'il dit en 1953. Certes une partie du symptôme obéit à cette structure, mais tout du symptôme ne se résout pas dans le symbolique. Freud l'avait découvert, avec la réaction thérapeutique négative. Une part du symptôme résiste à l'interprétation.

C'est à travers son discours que le patient va révéler son agressivité – et bien sûr, à son insu : il n'entend pas ce qu'il dit. Jacques-Alain Miller souligne à la suite de Lacan que lorsque le patient se soumet à l'association libre, quand il parle, alors chemine dans son discours « une intentionnalité aveugle. »¹⁰ Il ne sait pas, il n'entend pas ce qu'il dit. D'ailleurs parfois l'analysant peut lui-même dire, quand il parle, « Je viens juste d'entendre ce que je dis ». Ou encore, dès que l'analyste pointe un mot, une équivocité etc..., il peut entendre ce qu'il vient de dire. Le dispositif analytique fait bouger les défenses, les fait vaciller, fait des trous dans le discours conscient du sujet.

Jacques-Alain Miller écrit ceci dans *Le transfert négatif* : « Les paroles que le patient choisit pour dire son mal servent à véhiculer l'agressivité qui est la marque, dans le registre imaginaire, de la pulsion de mort. »¹¹

L'agressivité n'est pas donnée d'emblée, elle doit s'entendre, se repérer dans les paroles du patient. J'ai insisté sur l'intention comme volonté, un vouloir dire car c'est un terme employé par Freud, Lacan et Miller. Notons que ce *vouloir dire à notre insu* que sont les formations de l'inconscient est accompagné d'une certaine satisfaction, d'une jouissance. Alors, me direz-vous, quelle est la différence entre haine et agressivité, s'il y a comme dans la haine une satisfaction ? L'agressivité passe par la médiation de l'Autre, par le discours, par l'inconscient, pas la haine.

⁹ Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse » (1953), *Écrits*, op. cit., p.269.

¹⁰ Miller J.-A., *Le transfert négatif*, op. cit., p.105.

¹¹ *Ibid.*, p. 78.

Formations de l'inconscient, énonciation et désir

L'agressivité, nous la mesurons, dit Lacan. Il ne s'agit pas de mesurer comme le font les « pseudosciences », par exemple l'évaluation précoce de l'agressivité par la génétique qui permettrait de déceler les futurs délinquants. Il ne s'agit pas non plus de mesurer par des tests. Toutes ces mesures sont des discours de pouvoirs, de contrôle de la population. La mesure, pour Lacan, c'est la lecture, le déchiffrement de l'inconscient.

« Nous pouvons quasiment la mesurer [L'agressivité] dans la modulation revendicatrice qui soutient parfois tout le discours, dans ses suspensions, ses hésitations, ses inflexions, et ses lapsus, dans les inexactitudes du récit, les irrégularités dans l'application de la règle, les retards aux séances, les absences calculées, souvent dans les récriminations, les reproches, les craintes fantasmatiques, les réactions émotionnelles de colère, les démonstrations à fin intimidante. »¹²

Tout ceci correspond à l'énonciation du sujet. Ce paragraphe nous renvoie à la phrase que Lacan écrit en 1972 dans son texte « L'étourdit », « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend. »¹³ Mais aussi, ce paragraphe nous donne les deux modes de manifestations de l'agressivité dans l'analyse : d'un côté les formations de l'inconscient, de l'autre l'énonciation – l'émergence du désir.

Dans l'analyse, ce ne sont pas les mots violents, ou injurieux qui véhiculent l'intention agressive, mais les ratés du discours et l'énonciation. Ce qui diffère de la haine qui elle emploie volontiers des mots injurieux pour frapper au cœur de l'être. On peut lire et mesurer l'intention agressive, car il y a l'inconscient. Ce n'est pas le contenu des paroles qui véhicule l'agressivité, c'est le désir présent dans les paroles, le désir en tant que désir de mort, désir de nuire.

L'Homme aux rats : une jouissance ignorée de lui-même

Pour illustrer les propos de Lacan, nous pouvons prendre à nouveau l'exemple de l'Homme aux rats que nous connaissons bien. Quand l'Homme aux rats vient voir Freud, dès la première séance, il raconte à Freud sa grande obsession, son fantasme. Un capitaine, au cours d'une manœuvre militaire, le « capitaine cruel », raconte le supplice des rats infligé aux prisonniers en Orient.¹⁴

À ce moment, dans la séance, l'homme aux rats se lève, s'interrompt, demande à Freud de le dispenser des détails. Freud insiste. Il s'agit, dit l'Homme aux rats, de rats que l'on enfonce dans l'anus des prisonniers. Sur son visage, Freud lit ce qu'il qualifie comme *l'horreur d'une jouissance par lui-même ignorée*. L'esprit de l'Homme aux rats est alors traversé par l'idée que cela arriverait à la dame qu'il aime. Il continue son récit. Par la suite, dit-il, je me suis débarrassé de ces deux idées par la formule habituelle (une sorte de formule magique accompagnée d'un geste de rejet de la main) en me disant « mais voyons, que vas-tu imaginer ? »

Le pluriel des *deux* idées fait tiquer Freud. Son patient n'a pourtant parlé que de sa dame. Freud le lui fait remarquer, et l'Homme aux rats avoue qu'une autre idée lui avait traversé l'esprit – que cela arrive aussi à son père.

En fait, dit Freud, l'homme aux rats dit *idée*, mais il s'agit à la fois d'un désir et d'une peur que cela arrive – *le désir... que cela arrive* : les termes sont voilés, et remplacés par *idée*. Le sujet avouera par la suite ses vœux de morts à l'égard de son père.

¹² Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse » (1948), *Écrits*, Seuil, 1966, p.103.

¹³ Lacan J. « L'étourdit » (1973), *Autres écrits*, Éditions du Seuil, Paris, 2001, p. 449.

¹⁴ Freud S., « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle. (L'homme aux rats) » (1909), *Cinq psychanalyses*, PUF, 1954.

Dans ces lignes, Freud fait apparaître l'agressivité de l'Homme aux rats à travers l'énoncé de son lapsus et la censure qu'il révèle. D'autre part, l'énonciation de celui-ci – l'imprécision caractéristique de son récit, la jouissance qui s'affiche sur son visage, son agitation (il se lève, se rassoit, etc.) – en donne la mesure.

Autre exemple, toujours chez l'Homme aux rats : il révèle à Freud toute une série de comportements compulsifs qui peuvent être considérés dans un premier abord comme des tentatives de suicide. Par exemple, pendant ses vacances, un jour, lui est venu à l'esprit qu'il était trop gros. Il lui fallait maigrir, c'était une injonction. Il se leva brusquement de table, et grimpa la montagne en courant, sans chapeau, en plein mois d'août, à midi. Il était couvert de sueur et allait très mal. Une autre fois lui vint l'idée de sauter en bas d'une côte abrupte, comme une injonction. Il aurait pu alors se tuer.

L'Homme aux rats révèle ainsi toute une série de compulsions qui auraient pu le mener à la mort. Un jour, il réalisa que tous ces actes qui lui semblaient absurdes avaient eu lieu quand il était en vacances. Son amie était également en vacances mais accompagnée d'un cousin, qu'elle aimait beaucoup et qui lui faisait la cours. L'Homme aux rats en était terriblement jaloux. Ce cousin se nommait Richard et tout le monde l'appelait Dick qui est le diminutif de Richard en anglais. Or *dick*, en allemand, signifie gros. C'était ce cousin Dick qu'il voulait tuer. Cette rage, cette haine contre ce cousin s'est condensée sur ce mot Dick.

12 doigts

Autre exemple, tiré de *La psychopathologie de la vie quotidienne*¹⁵ : une mère s'apprête à sortir avec sa fille. Elle demande à sa fille de changer de corsage. La fille se change et revient. La mère est en train de se nettoyer les ongles.

La fille, d'un ton moqueur lui dit : – *tu vois, je suis prête, mais pas toi.*

La mère : – *Toi tu as un corsage à changer et moi j'ai 12 doigts.*

La fille, perplexe : – *quoi ?*

La mère, agacée : – *mais oui, puisque je te dis que j'ai 12 doigts.*

En analyse, elle se demande pourquoi elle a dit 12, pourquoi elle est si agacée, et pourquoi elle insiste. Et elle précise que pour elle, le 12 n'est pas une date importante. Mais dans la suite des associations, elle dira que du côté de son mari ils avaient 6 doigts aux pieds.

Elle revient le lendemain, émue, et dit aujourd'hui c'est l'anniversaire du vieil oncle de mon mari. Tous les ans, je lui envoie une lettre le 11 et là j'ai oublié de le faire. Je viens de le faire. Nous sommes le 12.

L'analyste lui fait remarquer que revient cette fameuse date sans importance.

Les souvenirs affluent, et elle avoue que l'oncle de son mari est très riche et sans enfant. Elle a toujours pensé qu'elle hériterait, et surtout en ce moment où elle est dans la gêne.

Une tireuse de cartes lui a prédit une forte entrée d'argent. Elle a aussitôt pensé à son oncle. La femme de cet oncle avait promis de rédiger un testament en faveur de ses enfants. Or elle est morte et n'a rien rédigé. Suite à la prédiction de la tireuse de cartes, elle a regardé dans le

¹⁵ Freud S., *La psychopathologie de la vie quotidienne* (1901), Gallimard, Paris, 2008.

journal les avis de décès. Elle avait donc un très fort désir de mort envers cet oncle, désir qui a déterminé un refoulement très puissant.

Elle continue : le 12 lui fait également associer sur le fait qu'elle a deux enfants, chacun a eu un pied avec 6 doigts, 2 enfants cela fait donc 12 doigts. Cette femme a été mariée très jeune, et n'a eu comme héritage, dit Freud, qu'un homme considéré comme excentrique, anormal, et qui s'est suicidé peu de temps après leur mariage. Il a eu deux enfants, et les médecins ont souvent répété à cette patiente que ces deux enfants avaient hérité de leur père 6 doigts plus 1 démence. Le désir de mort à l'égard de l'oncle se superpose à un autre désir de mort à l'égard de ses deux enfants anormaux. Ce désir étant profondément refoulé.

Le sens du lapsus, dit Freud, est donc que « l'oncle doit mourir, les enfants doivent mourir et moi je reçois l'argent qui me vient d'eux. »¹⁶ Le 12 concentre à lui seul une énorme agressivité, qu'elle manifestait quotidiennement envers ses enfants.

La suite tout aussi remarquable, je vous invite à la lire.

Une intention agressive a des répercussions sur l'entourage, sur la famille, sur les enfants etc... cette femme en témoigne.

L'agressivité intentionnelle

Continuons la lecture de la thèse de Lacan. Lacan cite l'exemple d'une femme virile, agressive en permanence, notamment vis-à-vis de son fils. Son fils lui avoue non sans peine son homosexualité et sa mère lui répond « moi qui te croyais impuissant », révélant ainsi son agressivité à l'égard de son fils.

L'agressivité intentionnelle, dit Lacan, ronge, mine, désagrège, elle châtre. Elle peut conduire à la mort. Cette agressivité peut être réelle mais peut être transmise par l'expression, un parent sévère intimide par sa seule présence, dit Lacan, l'image du punisseur n'a pas besoin d'être brandie pour que l'enfant la forme. Un mot, un regard, le silence suffisent à écraser. Ce sont des phénomènes mentaux, que l'on appelle des images, dit Lacan. Ce sont des images enfouies au plus profond du sujet qui rongent, minent, désagrègent châtrent.

Images formatives et *imago* primordiale

La psychologie, continue Lacan, n'a pas réussi à rendre compte du statut et de la force de ces images. La psychanalyse, oui, car elle s'appuie sur la fonction de ces images dans la formation du sujet. (Lacan publiera son texte sur le stade du miroir l'année suivante, et il faut remarquer qu'en fait le titre exact de ce texte est *Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je, telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience analytique*) : les images interviennent dans la formation du sujet.

Lacan s'appuie sur le stade du miroir pour résoudre la question de l'agressivité : l'agressivité est constitutive du moi. Une image, par exemple l'image d'un père sévère, va constituer une matrice pour la formation d'autres images. Certaines images de la vie courante ont dirigé et dirigent notre vie de façon particulière car ces images répondent à cette matrice originelle que l'on appelle *imago*. Ces images sont des variations de cette imago primordiale.

¹⁶ Freud S., *La psychopathologie ...*, op. cit., p. 184.

Fantasme du corps morcelé et pratiques sociétales

Parmi ces images, certaines représentent particulièrement des intentions agressives, et elles sont pourvues d'une grande efficacité. « *Ce sont les images de castration, d'éviration, de mutilation, de démembrement, de dislocation, d'éventrement, de dévoration, d'éclatement du corps, bref, les imagos que personnellement j'ai groupées sous la rubrique qui paraît bien être structurale, d'images du corps morcelé.* »¹⁷

Il y a un rapport spécifique de l'homme à son corps, et on ne le rencontre pas chez les animaux. Les images de corps morcelés témoignent que le corps dans son entièreté n'est pas donné d'emblée. Il faut l'imaginaire, le symbolique et le réel pour faire "un tout" du corps, et ce corps ne sera jamais totalement un tout. Ce corps est toujours en mouvance, tantôt tirillé par l'imaginaire, tantôt par le symbolique, ou dérangé par le Réel. Corps morcelé que l'image globale vient voiler, image globale avec laquelle le sujet tente de coïncider.

Lacan évoque ensuite certaines pratiques sociétales : le tatouage, l'incision, la mode. C'est en Polynésie que le tatouage s'est le plus développé. Les motifs symboliques servaient à exprimer l'identité et la personnalité. Ils indiquaient le rang social. Dans la société tahitienne ancienne, pratiquement tous les individus, à partir de leur puberté, étaient tatoués. À l'âge de 12 ans, le sujet recevait son premier tatouage. D'autres tatouages étaient ajoutés au fil des années. Plus un homme était tatoué, plus son prestige était grand. Être tatoué était non seulement un signe de richesse, mais également un signe de force et de pouvoir. Des hommes sans aucun tatouage étaient méprisés, tandis que ceux dont les corps étaient entièrement tatoués jouissaient d'un prestige considérable. Chaque classe prenait le nom de parties tatouées. Ainsi, la première classe, la plus élevée, était nommée "jambes tatouées", la deuxième "bras tatoués", la troisième "flancs tatoués"...

Le tatouage existe depuis toujours. On a retrouvé des momies tatouées. Chez les romains, les esclaves étaient tatoués. On tatouait les galériens, les mercenaires. Les voleurs, les criminels étaient tatoués de la fleur de Lys.

Le tatouage a maintenant envahi le monde entier et ne correspond à aucune motivation précise. Les tatouages ne correspondent plus à des rites de passage, les codes sont flous ou inexistant. Ils concernent un petit groupe d'individus, le tatouage indiquant qu'il font partie d'une même communauté. Mais il peut aussi représenter un couple de deux personnes (frère et sœur), ou encore une personne idéalisée. Enfin il peut tout simplement se signifier unique. C'est une pratique identificatoire sur le plan imaginaire. Ces marques se sont banalisées si bien qu'elles ne représentent plus rien, elles sont devenues des accessoires de mode, ce sont malgré tout des marques d'agression sur le corps.

On rencontre cette image du corps morcelé chez les enfants. Il suffit d'écouter leur fabulation dit Lacan. Par exemple arracher la tête, crever le ventre sont des thèmes fréquents de leur imagination. L'expérience de la poupée démantibulée vient combler leur fabulation. Cela se passe à travers leurs jeux – rien d'inquiétant en général à cela : les jeux sont le domaine du semblant.

Lacan cite Jérôme Bosch. Dans ses tableaux on reconnaît, dit-il, « *l'atlas de toutes ces images agressives qui tourmentent les hommes* ». En effet, on y trouve des images qui évoquent la mort, la naissance, la sexualité y est représentée, ou encore le tableau donne des images d'autoscopie.

¹⁷ Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *op. cit.*, p.104.

« Il n'est pas jusqu'à l'ogive des angustiae de la naissance qu'on ne retrouve dans la porte des gouffres où ils poussent les damnés, ni jusqu'à la structure narcissique qu'on ne puisse évoquer dans ces sphères de verre où sont captifs les partenaires épuisés du jardin des délices. »¹⁸

Toute cette fantasmagorie se retrouve dans les rêves. Le rêve du patient de Lacan montre que les pulsions agressives peuvent se retourner contre le sujet, en image de persécution. L'agresseur devient victime de ses propres pulsions.

Lacan finit ce paragraphe en évoquant le béhaviourisme. Si l'analyse se réduit au béhaviourisme, c'est-à-dire si elle devient comportementale, alors elle se prive de données subjectives importantes, notamment elle passe à côté des fantasmes, témoins de la subjectivité de l'analysant qui permettent de concevoir l'*imago* formatrice de l'identification.

¹⁸ Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *op. cit.*, p.105.